

tenu dans l'effroi toutes les têtes couronnées, et qui, à vous seuls, aviez mis l'Europe entière aux abois !—non, nous ne pourrions le croire. Nous tendimes d'abord l'oreille avec confiance, puis avec un faible espoir et enfin avec étonnement :—pas une seule voix, pas même un murmure n'arriva jusqu'à nous. La France était tranquille sous le régime de la bayonnette.

Mais bien que dans notre première ignorance des moyens par lesquels tout ceci s'est accompli, nous ayons fondé sur vous des espérances exagérées, il n'est permis de dire qu'après tout on doit considérer une nation intelligente comme réglant sa propre destinée, tant qu'elle n'est pas clouée au sol, sous le genou de plusieurs nations réunies, comme c'est le cas avec la Hongrie et la Pologne paralysées par la Russie, l'Autriche et la Prusse, et avec l'Italie sous la pression de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche. Si dans un laps de plusieurs années, nous trouvons encore la France sous le gouvernement d'un empereur élu par lui-même ; il nous faudra bien croire à l'acquiescement du peuple français. Il peut y avoir dans tout cela d'autres raisons qu'un simple attachement à la monarchie ; on peut avoir indignement excité vos jalousies et vos défiances mutuelles, vos craintes d'une secousse commerciale, enfin l'horreur insensée de la république *rouge*,—ce qui signifie, dit un journaliste américain de talent, une république copiée sur le modèle américain, que les sôdes du despotisme signalent à la bourgeoisie, toutes les fois que la révolution ose lever la tête, comme un Scylla qu'il faut éviter, quitte à se précipiter dans le Charybde de l'absolutisme. Chacune de ces raisons peut être excellente ; mais, après tout, en votre qualité d'étrangers, nous devons accepter les faits ; car dès que la démocratie le voudra, la France sera libre. A l'étranger, il n'est point de puissance en position de menacer aujourd'hui la France et à l'intérieur aucun pouvoir ne saura vous tenir sous le frein dès que vous serez unis et déterminés.

Mais, direz-vous, que faut-il faire ? que pouvons-nous faire ?—Je réponds : Soyez fidèles à vos plus nobles instincts ! Vous savez, mieux qu'on ne pourrait vous l'enseigner, qu'un sentiment généralement répandu ne saurait être comprimé. Un seul regard, un geste, une intonation révèlent avec une rapidité électrique les sympathies

mutuelles de plusieurs millions d'individus. Il n'y a point de système d'espionnage qui puisse être efficace contre un peuple uni. Comment un seul homme peut-il faire la police à toute une nation ? Comment un seul homme devient-il plus fort qu'une nation entière ? Ce n'est qu'en rendant les hommes dupes de cette manœuvre satanique qui consiste à faire entrer en lutte aussi acharnée qu'aveugle les intérêts de différentes classes—c'est lorsque les citoyens souffrent qu'il leur met le talon sur la gorge et qu'il leur passe aux dents son mors ignominieux.

Il est vrai que, dans l'heure présente, le mécontentement a commencé de se manifester d'une façon plus franche. Les voyageurs américains eux-mêmes disent que votre empereur est universellement haï. Mais il est craint aussi. Quand vous le haïrez davantage, vous le craindrez moins. Et quelque sombre que nous apparaisse à présent votre condition politique, toute muette que la France puisse paraître aux yeux du monde, *le réveil est certain* ! Vous avez bu à présent le calice de la tyrannie jusqu'à la lie la plus amère et vous en êtes, je l'espère, au dernier de vos tristes essais. Il reste pour vous dans un avenir prochain—j'aime à le croire—des jours meilleurs, que dis-je ! plus glorieux que ceux du passé. Ce jour se lèvera lorsque la bourgeoisie et les classes ouvrières auront compris que leurs intérêts peuvent se trouver en harmonie, qu'ils sont même identiques. Ce jour-là, justice sera faite dans vos magnifiques salles de toiles historiques, aux vertus de vos patriotes proserits mais immortels et à la sincérité intelligente des *blouses* de Paris, renommées dans le monde entier. Alors, à la place de cette toile qui perpétue une infamie contre laquelle ces *blouses* ont bravement protesté :—le meurtre de la république romaine !—on verra à Versailles un noble tableau commémoratif de la procession paisible et tranquille des ouvriers allant protester contre le siège de Rome ; tandis qu'une seconde toile représentera le républicain sans tache, Ledru Rollin, dénonçant du haut de la tribune et au nom sacré du peuple, ce fratricide maudit.

Le cœur d'aucun Américain peut-il se refuser à pousser un mâle gémissement en pensant au sort de cette démonstration si justifiable, si honorable et si républicaine contre un crime international, démonstration punie d'ail-